Document generated on 07/15/2025 8:38 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L’écho du silence

Caroll Labrecque

Number 117, Spring 2014

Autorités : douces, protectrices, brutales, opprimantes, aliénantes, terrifiantes

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71080ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Labrecque, C. (2014). L’écho du silence. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (117), 26–28.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'écho du silence

Caroll Labrecque

Dès qu'apparaît aux actualités ce vieillard spectral au regard torve, un tourbillon m'aspire dans le passé, dans ce cauchemar dont je suis prisonnier. Jadis, cet homme portait la soutane et hantait le séminaire que je fréquentais. L'institution hébergeait deux cents adolescents rêveurs et ambitieux que nos parents, bien intentionnés, avaient confiés à une congrégation singulièrement réputée. À l'époque, en matière d'enseignement, les communautés religieuses avaient la cote. Et, dans ce contexte ecclésial, quelle mère ne rêvait pas de « donner un fils à Dieu » ?

Pour pallier la rupture familiale, s'entourer rapidement d'amis s'avérait capital. Antoine, plutôt déluré malgré ses treize ans, fut le premier avec qui je tissai des liens ; une franche cordialité jumelée à une sociabilité naturelle le rendait très accessible. D'autres camarades s'ajoutèrent, et notre fraternité contribua à générer quelque réconfort dans le quotidien : partager nos rires, nos rêves, nos frustrations. Nous chérissions les mêmes idoles, écoutions la même musique, nous nous pâmions pour les mêmes nymphettes. De plus, une pernicieuse convoitise nous liait : la cigarette. Malgré l'interdiction parentale et nos ressources pécuniaires déficientes, nous cherchions constamment le moyen d'assouvir ce vice, bien anodin alors.

Un jour, un jeune père drapé dans sa soutane nous aborda dans la cour de récréation, mièvrement. Il débita des propos insipides en guise de présentation, puis retira de la poche de son pantalon un paquet de cigarettes, en alluma une et inhala une bouffée qui parut, aux témoins fascinés, lui procurer l'extase. Les volutes de fumée répandaient un parfum voluptueux et attirant. La tentation ainsi exacerbée, Antoine s'enhardit jusqu'à quémander à l'intrus de pourvoir notre quatuor avide. L'homme de Dieu obtempéra en feignant un cas de conscience vu notre âge, mais ne put réprimer un

sourire. Le fruit défendu nous plongea dans une intense félicité. La récréation s'acheva. Le loup réintégra sa meute et les agneaux regagnèrent la bergerie. Nous étions tous redevables à Antoine d'avoir osé solliciter le saint homme et souhaitions ardemment revoir ce pourvoyeur providentiel. L'attente fut brève. Le lendemain midi, le dénommé Gaspard nous rejoignit dans les mêmes circonstances, l'air résolu et guilleret. Cette fois, il se fit tirer l'oreille lors de notre requête, invoquant le risque auquel il s'exposait en nous incitant à la désobéissance. Pour s'éviter d'éventuelles réprimandes, il suggéra que l'on s'éloigne de la cohue. Exigence mineure aux yeux de quatre blancs-becs carencés en nicotine et aveuglés par une naïveté tout adolescente. Il nous attira dans un sentier avoisinant le séminaire et lorsque Antoine, à qui il accordait une considération particulière, revendiqua à nouveau l'aumône, Gaspard l'invita à se servir, là où il savait. Bien qu'il fût interloqué, Antoine, surtout déterminé, dut plonger la main dans l'orifice de la soutane menant au pantalon et fouiller un long moment dans la cachette. Son faciès exprimait tantôt l'étonnement, tantôt la perplexité. Sa main nous semblait devoir explorer de tous côtés pour localiser l'objet convoité. Soudain, le visage du prospecteur s'empourpra et ses yeux s'écarquillèrent, l'air abasourdi, incrédule. L'appât avait été stratégiquement disposé. Le bon père affichait un sourire comblé et ricanait tout doucement, se délectant à l'évidence d'un moment d'éternité. Antoine extirpa finalement le trophée escompté et nous approvisionna triomphalement. Notre besoin de nicotine rassasié et le temps de récréation écoulé, on rentra. Antoine refusa de donner plus de précisions lorsqu'on le questionna à propos du furetage sous la soutane.

La surveillance du dortoir était assumée par le directeur. Ce soir-là, ce dernier aborda brièvement Antoine avant de s'engouffrer dans sa chambre située en retrait de la salle. Manifestement nerveux, Antoine se borna à nous mentionner y être convoqué après l'extinction des lumières. Une telle invitation n'était pas coutumière et, en faisant le lien avec

notre conduite répréhensible, nous redoutions qu'Antoine ne doive assumer seul la responsabilité de notre incartade commune. Au moment convenu, Antoine marcha lentement jusqu'à la porte redoutée, cogna fébrilement, entra et ferma derrière lui. Dans les instants suivants, on observa une silhouette qui venait de surgir dans le dortoir se diriger d'un pas alerte dans l'antre. On identifia sans peine Gaspard, que d'aucuns qualifiaient d'intime du directeur. Après ce qui m'apparut une éternité, je me rendis, en catimini, aux abords de la cellule pour tenter de percer l'énigme. Les bribes de conversation malséante qui perçaient de la cloison me troublèrent viscéralement : Antoine incarnait l'esclave de leurs fantasmes scabreux. Ce qui me retint de faire irruption pour arracher mon ami à ces chacals, je l'ignore encore. Le cœur battant, consterné, je retournai me coucher, inquiet. Une fois libéré, Antoine regagna son lit. Gaspard, à son tour, quitta la tanière sur la pointe des pieds. Les sanglots d'Antoine me résonnent encore dans la tête. Tel un glas. Ses bourreaux avaient mis en croix son innocence, sa dignité. Son sourire devint un souvenir. Le garçon jovial se transforma en ermite, se cloîtra dans une bulle hermétique. Et nous, ses amis, nous nous butions à une réalité troublante : alerter un autre père ? Que pouvions-nous espérer d'un subalterne du directeur ? En outre, quels parents auraient accordé crédit à nos révélations ? La turpitude ne seyait pas à un prêtre.

Des décennies plus tard, je scrute, médusé, le fantôme de Gaspard qu'éclabousse l'ignominie de sa dépravation à l'endroit de proies candides qui eurent foi en lui. Et je me désole de mon silence complice.